

## « *Brèves d'enfance* »

par Jean LORIENT

*Restitution d'un enregistrement fait les jeudi 11 et vendredi 12 juillet 2013 à St Georges s/ Baulches dans la maison de Jean Lorient. Avec quelques compléments faits en juillet 2014.  
Entretiens menés par Jean-Marie Duprez.*



## « *Brèves d'enfance* »

par Jean LORIENT

*Restitution d'un enregistrement fait les jeudi 11 et vendredi 12 juillet 2013 à St Georges s/ Baulches dans la maison de Jean Lorient. Avec quelques compléments faits en juillet 2014.*

*Cette histoire de vie est présentée par grands thèmes en respectant une chronologie qui va de la naissance au mariage. Les informations présentées sont une reconstruction non exhaustive de ce qui a pu être abordé à plusieurs moments au cours d'entretiens menés par Jean-Marie Duprez.*

*On a conservé le style oral, celui de la narration auto-biographique. Si le texte peut parfois paraître un peu haché, il a l'avantage de s'adresser directement au lecteur comme si c'était à lui que ces confidences étaient faites.*

### **De la naissance à l'âge de 14 ans**

Je suis né le 9 novembre 1927 à Avallon. Ma mère était bretonne, du moins je l'ai appris plus tard car elle n'a pas pris le temps de me le dire. Elle m'a abandonné dès ma naissance ne sachant sans doute même plus quel était l'homme qui m'avait conçu. Comme des milliers d'enfants, à l'époque, j'ai été recueilli par l'Assistance Publique qui m'a placé dès qu'elle a pu dans une famille de Chevannes avec cinq autres nourrissons. On était deux garçons et quatre filles, tous placés là en attendant l'âge d'être assez grand pour être placé dans une famille où on pourrait, à défaut d'être enfant, au moins être utile.

Mes premiers vrais souvenirs datent de l'âge de trois ans. C'est extraordinaire mais je me souviens très bien de la cheminée où notre famille adoptive faisait à manger dans un chaudron. On mangeait de la soupe panade. C'est de la soupe de pain, de l'eau avec du pain quoi. Et je me souviens encore exactement des plats en fer blanc dans lesquels on mangeait. On n'avait pas de fourchette et on utilisait des cuillères en étain qui se tordaient comme du plomb. On était si petit qu'on mangeait à raz la table, la table à raz du menton. Tu te rends compte, c'est des souvenirs d'enfant de trois ans.

Cette première famille vivait dans une modeste maison du village. Il y avait le père et la mère qui étaient déjà d'un certain âge. Ce qu'ils faisaient, j'en sais rien. Ils avaient une fille et c'était elle qui s'occupait des enfants. Je dormais avec une fille qui faisait pipi au lit. Tous les matins la nourrice venait, ouvrait le lit et fichait à cette petite une raclée. Moi qui étais le long du mur, des fois, je dormais encore, et cela me réveillait. C'est pour dire. Les quatre filles, ça allait à peu près bien, mais nous, les deux garçons, on était un peu les souffre-douleurs. Le père, c'était un vieux. Des fois, il nous appelait. Il était dans la cave. Il avait vu que les gamins étaient un peu mis à part. Il nous donnait un morceau de sucre avec un peu d'alcool dessus. Tu te rends compte, des choses comme ça je m'en souviens. Et puis, on avait faim. Alors, on allait aux escargots. On faisait cuire les escargots dans la cheminée. Ils nous empêchaient pas. Et on mangeait ça comme ça. Je me souviens, c'est des souvenirs mémorables. J'avais à peine trois ans !

Notre hygiène était catastrophique. Jamais lavé. A tel point que lorsqu'à quatre ans, je suis arrivé dans ma deuxième famille d'accueil, la grand-mère qui m'a reçu m'a dit : "Mon pauvre petit, j'ai pas voulu t'embrasser tellement tu étais sale". Il paraît que j'avais de la crasse sur les bras

comme des écailles !



*Illustration 1: Jean Loriot à 7 ans avec le petit-fils de Mémé*

C'était une vieille femme qui avait perdu son mari. Il avait été paralysé pendant quatre ans et ils avaient épuisé toutes leurs économies. C'étaient des petits vigneron. Ils avaient très peu de moyens... Quand son homme est décédé, cette femme s'est dit : "tiens je vais prendre un petit gamin de l'AP<sup>1</sup>". Ça lui apportait un peu de menue monnaie, mais enfin, ils donnaient pas grand chose. Alors je suis resté là dix ans, jusque 14 ans. Elle habitait une maison dans Chevannes. Cette grand-mère, "mémé", était déjà très âgée. Elle avait 75 ans quand elle je suis arrivé chez elle. Elle avait connu les prussiens en 71, les boches en 14. Et elle allait encore connaître les allemands à nouveau en 40 ! Elle me racontait des histoires du village comme quand Chevannes a failli être rasé par les prussiens. Ils avaient mis des pièces d'artillerie pour raser le pays. Le maire de l'époque, c'était une chance pour les habitants, parlait allemand. En discutant avec les soldats, il a réussi à leur faire abandonner l'idée de raser le pays.

Mais à part ça, elle pouvait guère m'aider. Elle était déjà vieille et le soir elle se couchait très tôt. Et moi, j'étais toujours tout seul. De 4 ans à 14 ans, tous les soirs, j'étais seul, absolument seul. Imagine-toi, un gamin, tous les soirs, tout seul, tout seul, tout seul... Et puis, en plus de ça, aucune visite. Si, je crois, il y a eu une visite d'un sous-directeur de l'AP. J'avais chopé de l'otite dans les deux oreilles. Je me souviens encore, ils nous injectaient... Quand on est gosse, on voit les instruments toujours beaucoup plus gros. Je voyais de grosses seringues...

Le seul contact que je pouvais avoir dans la journée, c'était avec les copains de l'école. Ça faisait du bien de se retrouver entre gosses. Mais c'était le soir qui était pénible pour moi.

Imagine-toi, l'été, ça passait encore à moitié, mais l'hiver... Et pour te donner une idée, pendant que je faisais mes devoirs je mettais des pièges à souris. Il y en avait tellement ! Et j'attrapais des souris sur la table en même temps que je faisais mes devoirs...

La maison où je vivais était d'un seul tenant avec une autre habitation... D'un côté, il y avait la grand-mère, et de l'autre côté, c'était une famille.



*Illustration 2: La maison de Mémé à Chevannes (Etat en 2014)*

1 AP, abréviation utilisée dans la suite du texte pour « Assistance Publique »

Il y avait le père, la mère et puis il y avait des enfants qui avaient à peu près mon âge. Mais, bon, on était séparé. On n'avait jamais de contacts. Pour moi, j'ai jamais été chez eux leur demander quoi que ce soit.

Et puis à l'époque, le fait d'être un enfant de l'AP, ça faisait jaser. Je me souviens que quand j'ai commencé à avoir 11-12 ans – faut reconnaître que le monde paysan était assez dur –, j'ai entendu des réflexions dans mon dos : " Va donc savoir d'où que ça sort." Quand tu commences à comprendre ce que ça veut dire, ça fait mal, ça fait très très mal.

En plus de ça, la grand-mère était pauvre mais ce qu'elle faisait à manger c'était toujours bon, même qu'elle avait pas de gros moyens. Et puis j'ai travaillé toute mon enfance. Dans le village, on m'appelait le commissionnaire. Je faisais diverses courses pour les vieux. C'était souvent un paquet de tabac – les cigarettes n'existaient pas à l'époque –, ou d'autres choses... des bricoles. Et puis, j'allais travailler chez les paysans ... pour faire des travaux à biner, des trucs comme ça... Ce que je me souviens le plus: pendant les vacances, je sciais le bois pour le forgeron du village, et puis pour le notaire. Alors évidemment, ils me donnaient une petite pièce que je donnais à la grand-mère qui était contente que je lui apporte un petit plus. Mais ce qui me peinait le plus, c'était ce monde paysan. Je les ai vu tuer un poulet, on ne m'a jamais donné un œuf. Sais-tu ce qu'ils me donnaient : le cou et les deux pattes du poulet. La grand-mère faisait quelque chose avec. C'est des détails, je ne te dis peut-être pas tout, mais ce qui m'a marqué le plus.

## L'école

A l'époque, on rentrait très tard à l'école, à six ans. Là je peux te donner des souvenirs de la maîtresse. Notre maîtresse., c'était une catastrophe. C'était une maîtresse qui nous apprenait presque rien. Nous, ça nous arrangeait ! Je me souviens, on avait ce qu'on appelait des bûchettes en bois et on jouait avec des bûchettes en bois. Et elle, elle jouait de la mandoline... (Rires)... Ça, c'est typique ! Bon, on a appris à lire, à compter, mais enfin .. Et son mari était instituteur et s'occupait du certificat d'études... C'était une brute épaisse. D'une brutalité incroyable! Quand quelqu'un n'était pas sage, eh bien, on disait, ben tu vas chez X.. Je l'ai vu attraper des gens et les fiche par la fenêtre. C'était une brute infecte, vraiment brute, à un tel point qu'il tapait sur les enfants et qu'ils en étaient marqués ! Un beau jour, je me souviens, c'était quelque temps avant les vacances, on préparait toujours des petites fêtes au moment des vacances. Et puis alors, les plus vieux, entre 13 et 14 ans qui allaient sortir, c'était des rigolos. Ils voulaient carrément le fiche en colère, cet instituteur. Ils avaient amené des doryphores qu'ils avaient lâché dans l'école. Et puis ces doryphores ils ont eu l'idée d'entrer dans les encriers, et tu vois un peu quand ils sortaient ce que ça a pu donner. Il a su qui c'était. Ils sont pris une raclée. Et dans le lot, il y avait un garçon qui était élevé par sa grand-mère qui était une ancienne institutrice. Elle a porté plainte et l'instit s'est fait casser. Et c'est là qu'ils sont partis.

Quand les nouveaux instituteurs sont venus, j'entends toujours la réflexion de l'institutrice : "Mais, à qui j'ai affaire, à tous ces cancres !" On était nuls ! On n'avait rien appris ou pas grand-chose... Elle nous a repris en main. Et c'était une institutrice très bien, et son mari était très bien aussi ! Mais évidemment, on avait tendance... dans le fond de la classe... En général, les enfant de l'AP étaient sur un banc d'un seul tenant. On n'était pas mélangés...

Moi, ce que j'aimais, c'était la géographie ! La grammaire, ça ne rentrait pas dedans. Et puis, je ne pouvais compter sur personne pour m'expliquer...

Et l'instituteur était sympa ! Il donnait mon cahier en exemple du point de vue de la propreté et de

l'écriture. Il disait : "regardez le cahier à Loriot".

Et plus tard il a dit : "Jean, il fait ce qu'il peut. Il aurait fallu un an de plus pour qu'il ait son certificat d'études." C'est tout ce que j'ai retenu, tu vois... L'institutrice était très très bien mais on avait pris un retard phénoménal! J'avais neuf ans à l'époque et il y a des choses qu'on n'a pas pu rattraper, c'était trop tard... A part les enfant qui avaient des parents... Moi, qui était seul, impossible... Si j'avais eu quelqu'un pour suivre mes devoirs, ça aurait été tout à fait différent. Mais quand tu es absolument seul, tout le temps, tout le temps. Et la grand-mère, elle savait tout juste lire et écrire. Elle avait 75 ans quand elle m'a pris. je te l'ai déjà dit. C'était une personne qui, le soir, était fatiguée et allait se coucher. Moi, je restais seul, tout le temps tout seul, à part les souris que je m'amusais à piéger.

Et puis l'école c'est la seule occasion de fête que j'ai connue. Parce que moi j'ai pas connu Noël. Avec Mémé, on ne fêtait pas Noël. La seule chose que je me souviens avoir reçu tout petit, c'était une orange et une pipe en sucre rouge. Les anniversaires, on n'en parlait même pas. Alors les fêtes c'étaient celles de l'école pour les vacances. Chaque gamin avait une saynète qu'il apprenait quelque temps avant et tout le village était invité et chacun jouait sa saynète.



Illustration 3: 1936 - Ecole de Chevanners - Jean Loriot, 2ème rang à partir du haut, 3ème à partir de la droite

On sortait peu du village. La première fois que j'ai monté dans une voiture, c'était avec mon parrain. Je suis allé à Perrigny, le village à côté de St Georges. J'avais neuf-dix ans. Et puis j'ai fait un autre voyage étonnant avant de quitter l'école. A Orly. Ce souvenir de voir ces avions qui avaient deux ailes, les biplans ! On avait l'impression que c'était quelque chose de phénoménal. Mais à l'époque, c'était quelque chose. C'est le seul voyage que j'ai fait.

## "Mourir dans un caveau ! "

Dans le temps, les vieux, leur distraction, c'était d'aller au cimetière. C'était pas marrant pour les gosses. Et, quand j'étais enfant et chez la grand-mère, la promenade qui se faisait, je dis pas journallement, mais presque, c'était d'aller au cimetière. Ce que je vais te raconter a eu lieu tout de suite après la Toussaint quand on dépose des chrysanthèmes sur les tombes. C'est reconnu que ce cimetière il est toujours plein d'eau. Il y a une légère pente et tout s'accumule dans le bas de ce cimetière. Le mari de la grand-mère était enterré à l'entrée du cimetière. Mais mon parrain avait une tombe, quelque chose d'assez phénoménal, un grand caveau au fond du cimetière. Et alors systématiquement on devait aller relever les fleurs sur ces tombes. Comme mémé était fatiguée, je lui ai dit que j'allais descendre au fond du cimetière à la tombe de mon parrain : "Te déplace pas, je vais aller relever les fleurs". Et ce jour-là il faisait justement beaucoup de vent. Alors, je lève une première fois les chrysanthèmes, puis une deuxième fois. Et ça retombe encore. Je recommence mais la troisième fois une plaque se défonce sous moi et je tombe dans le caveau (rires). Mais dans un caveau plein d'eau !!! J'étais pas bien grand, mais quand même, j'avais de l'eau par dessus la tête... c'était un grand, grand caveau ! Et j'ai bu la tasse carrément !!!

Il s'est passé alors quelque chose d'inexplicable. Des fois on me dit qu'il y a des phénomènes qui se passent en une fraction de seconde. Eh ben, je me figurai être dans mon lit et je voyais mes copains défiler devant moi. J'avais reçu un de ces chocs...

Et alors, t'as vu comment c'est fait l'intérieur d'un caveau ? Sur les parois, il y a des bordures, et à chaque décès on rajoute une plaque, comme ça sur les bords. Alors je suis les bordures sur les parois, parce que c'était une grande famille et il y avait encore je sais combien de places encore libres. Et bien rends-toi compte, je suis sorti avec les doigts, comme ça ... incroyable ! à la force des bras comme ça !

Évidemment, dans le village, ça a fait du bruit... C'était un petit village, rends-toi compte, ce que ça a pu faire ! Les gens qui ont appris ce qui était arrivé et qui ont été au cimetière, ils ont dit : "c'est pas possible que ce gars là soit sorti tout seul" !

Car j'étais tout seul à ce moment là et personne, pas même la grand-mère savait que j'étais tombé dans le caveau ! Et quand elle m'a revu, elle était plus affolée par les dégâts du caveau que pour moi ! Elle est montée tout de suite chez le parrain en question pour lui dire ce qui était arrivé.

Et moi, entre temps, je descendais à la maison, trempé... et au mois de novembre, hein ! J'étais encore en culottes courtes à ce moment. Et je rencontre une copine de l'école qui dit : "Mais Jean,



*Illustration 4: Dans le cimetière de Chevannes*

qu'est-ce qui t'arrive ?" Je lui réponds : "Tu te rends compte, je viens de passer à travers un caveau !" Alors, tu penses ça a fait boule de neige dans le village. Mais d'être sorti comme ça, ça paraît incroyable ! C'est peut-être l'eau qui m'a maintenu, je ne sais pas.

D'ailleurs, je sais toujours pas comment ça s'est passé ! Je devais monter sur le caveau pour remettre les pots en place. Mais j'avais pas un poids extraordinaire ! N'importe quelle personne aurait pu passer à travers ça et y rester. La soeur de mon parrain, qui est une personne assez forte, elle, quelque temps avant, soi-disant qu'elle était montée sur ce caveau. Et moi tu te rends compte à douze ans, ce que je pouvais peser. Moi j'ai pas vu la plaque ...

Mais la façon dont je suis sorti ! c'est miraculeux. Le pourquoi de tout cela ? C'est incroyable. Moi-même, ce phénomène, je m'explique pas pourquoi j'ai réussi à me sortir. Parce que tu te rends compte : avec les doigts. Comment j'ai... Je n'en sais rien ! Moi personnellement... C'est extraordinaire ! C'est des choses ! Je sais pas si c'est arrivé à quelqu'un d'autre ! C'est vraiment un cas ! Je peux pas expliquer ce qui s'est passé. D'ailleurs je suis pas retourné voir après, ça m'a suffi !

J'ai failli rester là-dedans mais c'était pas mon jour. Tu te rends compte mourir dans un caveau, c'est un comble. Ça doit pas être courant ce truc-là ! C'est quand même des choses incroyables.

Enfin, il m'est arrivé des drôles de choses dans mon enfance !

## Souvenirs d'église

De l'église j'ai aussi des souvenirs, mais pas que des bons ! Mémé était catholique, comme beaucoup de gens dans le village. Le dimanche matin on allait à la messe, été comme hiver, hein. Et puis on allait aux vêpres l'après-midi. En été, ça passait mais en hiver... Je me souviens, j'avais toujours de ces pantalons, ces culottes courtes ... Et moi j'avais un problème, c'est que j'avais la peau sèche. Et j'avais des crevasses aux genoux. Qu'est-ce que j'ai souffert...

En général, les personnalités du village, le maire, les notaires, c'est des gens qu'on voyait à la messe... mais pas beaucoup d'hommes qui préféraient le café qui était pas loin.

On avait un vieux prêtre qui était charmant, plus pauvre que ses pauvres. Il savait saluer tout le monde, même les gens qui n'allaient pas à l'église. Pendant la guerre, il vivait au presbytère avec sa soeur et son frère. Et il allait visiter souvent les personnes âgées. On le voyait partir avec un kilo de sucre ou une tablette de chocolat, et on savait qu'il allait... Et alors, une fois par an, il invitait les gens qui venaient à l'église et il leur offrait un verre. Quand il est décédé, même les gens qui n'allaient pas à l'église étaient là. J'ai rarement vu un enterrement aussi important. Il avait fait la guerre de 14. C'était un gars qui était usé, hein... Après son décès, il a été remplacé par un autre. J'avais à peu près 11-12 ans. Un nouveau curé, assez jeune, mais un type infect aussi. Il a vidé l'église. En prêche il a dit : à partir d'aujourd'hui, chaque personne, *je ne sais plus combien de centièmes devait apporter*. Ça a coupé les gens... Les personnes qui devaient avoir la communion des enfants, ils l'ont tous supprimé. Ça a été une catastrophe. Il a vidé l'église mais malheureusement il est resté dans la commune et il a fait plusieurs communes et il était mal vu aussi. Il s'appelait l'abbé Ratel. Et on l'appelait l'abbé raté. Il a vidé les églises. Autant le vieux curé était apprécié, autant lui était une catastrophe.

Ce que j'ai aussi retenu de l'église, c'est que, pendant longtemps, on ne lisait pas la Bible .. Mais par contre, dans l'église, il y avait les photos des apôtres, et ça c'est une chose que moi et les

autres gamins, on appréciait. Chaque jeudi, c'était le catéchisme, et l'après-midi, le curé venait devant un autel et il racontait son histoire. Eh bien, j'ai trouvé que c'était bien.

Ma première communion s'est passée à 11-12 ans. Et là il y a eu un drame. Celui qui devait être mon frère de communion habitait dans un hameau du village et il a été assassiné peu de temps avant par un autre gamin de l'école aussi. Le père de ce gamin était un alcoolique et ce gamin avait été élevé par sa grand-mère. Le gamin était une véritable brute et physiquement c'était un gars très costaud. Tout le monde avait peur de lui. Moi, quand j'allais faire des commissions, il me disait : "Toi Lorient, un jour je te fous un coup de couteau dans la panse". Il parlait comme ça. Non mais, c'était impressionnant. Les gens l'avaient remarqué, ils disaient : "Ce gamin-là on l'attrapera quand il aura fait un pépin".

Un beau jour, celui qui devait être mon frère de communion allait chercher du pain. A l'époque, on faisait le côté pratique, on faisait des couronnes. Pour les emporter on les mettait dans le guidon. Un beau jour, ce pauvre gamin chope mon frère de communion, il l'attrape et lui sectionne la carotide.

Et puis l'assassin a réussi à s'enfuir. Et tout le monde était à sa recherche. Il était caché dans une cave. Et puis alors il a été détenu pendant très très longtemps, des années et des années. Et moi je suis arrivé peut-être une heure ou deux après que c'était arrivé... C'était une catastrophe. Rends-toi compte, ce gosse qui devait être mon frère de communion, sa mère était veuve et n'avait que ce fils-là. Et puis, un gentil gamin, Jean Gonlong ! On en a eu gros dans le cœur ! C'est une histoire dramatique. C'était bouleversant. C'était aussi à la veille de la communion. C'est pour ça qu'il a fallu que je change de frère de communion et j'ai pris le voisin d'à côté. Et puis moi par la suite, j'ai fait encore un an à l'église et puis après j'avais 14 ans, j'allais plus à l'église.

## **Le début de la guerre (1940)**

*Alors, est-ce qu'on peut parler maintenant un peu de la guerre? En 40 vous aviez 13 ans. Alors comment ça se passe? Est-ce que vous avez des souvenirs de l'arrivée des allemands, de l'occupation?*

C'était au mois de juin. Et puis il faisait une chaleur, il faisait très très chaud cette année-là. Et il y a eu trois étapes : le début, c'était au lever du jour, j'ai entrouvert le rideau et j'ai vu défiler les premiers blindés de l'armée allemande. Puis, dans le courant de la journée, ça a été l'artillerie, c'était étonnant, qui était tirée par des chevaux. Et après, l'infanterie qui est arrivée en dernier.

Dans le village, tout le monde était parti. Il n'y avait plus personne. On n'avait plus de boulanger, on n'avait plus rien. On était exactement sept personnes dans le village, et le seul garçon qui était dans le village, c'était moi. Parce que, la grand-mère m'avait dit : "Mon pt'it gars, tu peux partir avec les autres". Non, j'ai dit, je veux pas te laisser toute seule. J'étais le seul gamin à rester dans le village.

Alors, l'infanterie arrive. La réaction de la grand-mère, je m'en souviens très bien. Elle dit : "Écoute, Jean, on ouvre la porte sur la cour et on ouvre la porte sur la rue. Il faut jamais leur fermer la porte". Et en effet, je vois toujours ces allemands qui arrivent par la porte de la cour et par la porte de la rue. Et la réflexion qu'ils disaient : "Nichts française ? Nichts française ?" Parce qu'ils cherchaient des soldats français. Pas longtemps avant, il y en avait encore. Ils avaient cassé leur fusil. C'était pas bien beau à voir. Et puis, ils s'étaient barrés. Il n'y avait plus de soldats français...

Il y en a un qui est arrivé et qui a fait signe : "café, café" . Il fallait qu'on leur fasse du café.

alors la grand-mère elle a dit : on va leur faire du café. Et puis, juste à côté, il y avait un café et le patron était plombier. C'était un local juste à côté de chez nous, pas bien loin du médecin dont je te parlais. Et il avait un grand entrepôt. Il y avait des gens qui étaient venus du Nord, qui avaient des quantités de produits alimentaires phénoménales. Ils avaient tout emmagasiné là-dedans. Tu penses, les allemands, ils sont entré là-dedans et ils se sont servi.

Et puis alors, il y avait quelques personnes qui disaient : "Tu sais Jean, faudra surtout pas prendre ce que les allemands ils t'offrent". Tu penses, moi qui était gamin... Il y en a qui viennent avec des bonbons, du chocolat. Ben, je l'ai pris. Et puis on leur a fait le café. Ils n'ont pas fait de problème.

Une chose encore dont je me souviens. Le premier jour, les officiers sont entrés dans la maison qui était juste à côté de nous, chez le fameux médecin. Évidemment, ils ont visité la cave. Et il y avait ce qu'il fallait... (rires). Les allemands étaient tous beurrés ! Ils avaient aligné les bouteilles de champagne. Et ils s'amusaient à tirer sur les bouteilles !!! C'est des souvenirs du premier jour où les allemands sont entrés dans le village. Et tu te rends compte, la grand-mère, elle avait vu les prussiens en 70, connu la guerre de 14, et là elle revoyait à nouveau les allemands ! C'était quand même quelque chose !

Alors, avant que les habitants reviennent, ça a demandé un certain temps, au moins une quinzaine de jours. Beaucoup étaient passés au-delà de la Loire... Je me souviens les gens des fermes étaient partis avec les chevaux, mais le drame... c'était le beuglement des vaches qui n'étaient pas traites. Les agriculteurs sont partis et ont laissé leur vaches. C'était une pagaille phénoménale, les bêtes abandonnées, tout était abandonné... Et il y a une chose qui m'a toujours interpellé : c'est le cri des chouettes la nuit. Je me suis toujours demandé pourquoi ces bêtes criaient !!

On mangeait ce qu'on pouvait, on avait quand même quelques légumes. Mais où on était coincé, c'était avec le pain. Il n'y avait plus de boulanger ! Mais enfin, on y arrivait quand même. Puis après... Et puis, les allemands, ils avaient de la marchandise qu'ils nous ont quand même donné aussi !

Ce qui m'étonnait beaucoup chez ces premiers allemands, c'est que c'était des hommes déjà grisonnants... Et cette infanterie, elle est restée après dans le village. et ils invitaient même les gens à manger quand ils se réunissaient. On était tout étonnés !

Par la suite, il y a eu des plus jeunes qui sont arrivés. C'était pas des SS mais c'était pas loin. Ils sont venus avec du matériel à chenilles. Ils ont commencé à faire vider toutes les granges où les paysans avaient leur matériel, leur moissonneuse. Tout était fichu dehors pour mettre leurs engins à l'abri...

Et puis, une fois, sur la place du village, ils montraient à des plus vieux soldats comment guider des chevaux, comment on tenait les guides entre les doigts. C'était des attelages de 4 chevaux ! Et ils tapaient sur les doigts des personnes qui avaient déjà un certain âge et qui savaient pas bien y faire, ces jeunes... Ça, ça nous étonnait beaucoup. Et puis, petit à petit, je peux pas dire combien de temps ils sont resté, les plus vieux des soldats sont partis.

L'été, les allemands entraient dans l'école, ils exigeaient, - ils s'occupaient pas si c'était l'école ou pas-, d'aller dans les champs ramasser les doryphores sur les pommes de terre. Non seulement on nourrissait la France, mais on nourrissait les allemands. D'abord eux, puis après les autres... Et on avait rien à dire. Et puis les jeunes allemands qui conduisaient les blindés n'avaient aucun scrupule : champs de blé ou pas, ils passaient dessus.

## Travailler à 14 ans (1941)

Je suis resté dix ans chez mémé. Et puis, à quatorze ans, systématiquement on te place, on ne te demande pas ton avis, ni à la personne qui t'a élevé pendant 10 ans, On sait qu'à partir de 14 ans, tu dois aller travailler. Et puis, on ne te pose pas de question sur ce que tu veux faire comme métier. J'entends encore la réflexion que beaucoup disaient : "ces enfants, ils sont bons pour aller à la queue des vaches", ils n'ont pas besoin de faire d'études. Alors, le patron était désigné ou il avait fait une demande, et c'est tout !

A 14 ans, le jour de l'anniversaire, j'étais déjà placé dans le même village. Je suis rentré chez un patron qui me connaissait très bien. Il avait trois-quatre gosses et une fille qui était presque de mon âge... C'était le 9 novembre 1941. Il faisait très, très froid. C'était des moins 15, moins 20, c'était incroyable ces températures, c'était pendant l'occupation allemande.

Mon premier patron avait une assez grande maison et une chambre de libre qu'il aurait pu me donner. Rends-toi compte qu'il m'a fait monter dans une chambre mansardée, sous la toiture. Par une température comme ça, je n'arrivai plus à dormir. Mes chaussures étaient givrées, la cuvette où je devais me laver était un bloc de glace. Et puis les hivers étaient très longs, c'était pas huit jours mais deux mois entiers de froid.

A l'époque, nous autres enfants, on n'avait pas le culot que les jeunes ont maintenant de la façon dont ils parlent... C'était une vie tellement différente par rapport à celle qu'on vit aujourd'hui... Au bout d'un mois, j'ai pris mon courage à deux mains... Alors, j'ai dit : "écoutez patron, je peux plus dormir tellement j'ai froid." "Bon, on te fout dans l'écurie aux chevaux" ! Comme ça, tu te rends compte.

Alors tu vois un petit peu, non seulement il n'a même pas mis un lit. Il a pris deux chevrons, deux fagots, ils m'ont mis quand même un lit de plumes, une paire de draps et une couverture. Tu te rends compte, moi à quatorze ans, ça c'est la pire des choses que j'ai connues. Rends-toi compte, après le repas de soir, sortir de la maison pour aller coucher dans cette écurie... Hors la ferme, personne n'était vraiment au courant. Une fois seulement, après les moissons, la batteuse allait d'une ferme à l'autre. Et quand la batteuse est rentrée chez mon premier patron, et il y a des copains d'école qui sont venus et qui ont vu où je couchais. "Mais dis-donc Jean ! C'est là que tu couches !" C'est les seuls gamins qui ont vu où je couchais. Ils en sont sûrement parlé aux parents. Mais c'est eux seuls qui m'ont fait la remarque !

Pour me laver, j'avais rien, seulement une espèce de cuvette. Au pied de l'entrée de l'écurie des chevaux, il y avait une espèce petite source où il y avait toujours un petit peu d'eau. Et tiens-toi bien, j'ai même bu de cette eau parce que j'allais pas demander à boire, ils ne m'offraient jamais rien.

Et pour te montrer le culot qu'il avait ce gars-là : il embauchait un ouvrier en plus, à la grande saison, au moment des binages, des légumes et betteraves... Ils descendaient à la cave, j'y avais pas droit ! C'est pour te dire à quel point, hein... Je me suis souvent dit : le gars qui travaillait avec lui, il aurait pu dire : "Jean, il a travaillé avec moi. Tu peux lui offrir un verre de vin quand même, non ?" C'est pour dire qu'on était zéro. Il fallait pas s'attendre à quelqu'un qui t'aide. Souvent je me suis dit, si j'avais eu une arme à l'époque, je me serai peut-être fait sauter la tête.

Un jour, on m'a fait une remarque, tiens-toi bien, parce que mes draps étaient sales... au bout de six mois. J'ai reçu une paire de calottes, je savais pas pourquoi. Rends-toi compte dans une écurie à chevaux, les poules, tout le monde rentrait dans l'écurie. Le soir j'étais vanné, épuisé. Je

dormais aussitôt. Ce qui me faisait peur, c'était les rats. Il y avait une quantité de rats, tu te rends compte qui mangeaient les bordures de mes souliers...

Et puis alors, c'était lever à 5 heures du matin et travail jusqu'à 10-11 h le soir. Tu vois un gamin de 14 ans. Ce que j'ai pu subir, c'était infernal. Une brute épaisse... Et en plus de ça, pendant la guerre, on avait les J3, c'est à dire que pour s'alimenter, on avait un peu plus de sucre, un peu plus de beurre, un peu plus de chocolat et quelques autres détails que je me souviens pas. J'en ai jamais vu la couleur. C'est eux qui mangeaient tout !

Un jour je mangeais avec mon patron comme on le faisait en général le matin de bonne heure, les autres enfants mangeaient après. Il faisait de la farine et il pouvait faire du pain comme il voulait. J'avais eu le culot de lui demander une seconde tartine. Il m'a répondu : tu feras ceinture comme les autres ! Et lui il cassait la croûte entre temps. Et moi j'avais la fringale... Tu vois la façon dont j'étais traité. J'ai demandé qu'une fois...

Et quand le soir arrivait, ils disaient : "bon, on va aller se coucher". Et puis, je m'en doutais hein ... A l'époque, il n'avait pas de frigidaire, rien du tout. On mettait ce qu'il fallait conserver dans la laiterie, un endroit où il faisait frais, où on mettait les fromages, un petit peu de dessert ou autre. Pour aller chercher ces choses-là, il fallait sortir de la maison. Et à chaque fois, je voyais la patronne qui sortait en catimini et moi c'était ceinture ! C'est pas histoire de parler de moi, mais ça m'a tellement marqué... C'est des choses qui m'ont, ça m'a traumatisé ... et encore maintenant, ça passe mal. Mais enfin, j'ai oublié tout ça quand même car il y a tellement de choses plus belles... mais cette enfance, ça a été terrible.

Là encore j'étais toujours tout seul. Il y avait d'autres enfants du même âge qui étaient avec moi dans la ferme mais ils m'ignoraient carrément. Et dans le village de Chevannes, j'étais tout seul de l'AP. Il y avait d'autres enfants mais ils habitaient dans des hameaux. Mon patron avait trois ou quatre enfants, une fille qui était un an plus jeune. Il y avait aussi la grand-mère, le grand-père était décédé, et tout le monde était contre moi.

Un jour, un sous-directeur de l'AP est venu à cette ferme et ce jour là on était à table. J'en avais tellement bavé, je me suis dit, faut que j'essaye de dire quelque chose. Évidemment, mon patron n'est pas allé montrer où je couchais. Le sous-directeur me pose une question, devant le patron, et il me dit à moi : "est-ce que t'aurais quelque chose à dire?" Il aurait dû me prendre à part pour dire une chose pareille. Alors j'ai pris mon courage et je réponds : "en particulier".

Mon patron intervient : "C'est pas la peine de le questionner, c'est une tête de cochon". Alors, je m'écrase là-dessus. Ça n'a rien donné... Et c'était la guerre, et quand le sous-directeur est parti, il a eu du beurre, du porc, enfin tout ce que les gens appréciaient qu'ils n'avaient plus. Et après son départ, mon patron a renchéri: "t'as intérêt de suivre droit, sinon tu auras affaire à moi". J'ai jamais revu ce type mais je me souviens bien de lui, car il avait un bec de lièvre. C'est la seule fois que j'ai vu un directeur.

En définitive, ce qui m'a fait le plus de peine, c'est que j'avais été élevé dans la religion catholique. La grand-mère, mémé, était catholique et j'ai eu un parrain et une marraine. Le parrain était une personnalité du village qui avait une maison qui était presque un château, c'était une grande propriété. Il avait une sœur qui était religieuse. Et pendant tout ce temps, jamais une fois il m'a demandé : "Jean, comment ça va ?". La marraine, c'était une gentille dame. Mais lui, qui a été plusieurs années maire du pays, jamais il n'a levé le doigt pour voir si j'étais bien ou mal. Alors, j'ai compris plus tard que ça faisait bien dans le paysage d'avoir un enfant de l'AP. Voilà, c'était un peu ça.

Seize mois que j'ai subi. Mon premier patron, c'était une bête, un sale type, une brute tu peux pas t'imaginer. Jamais j'ai eu un jour de congé, jamais ... Il m'a traité comme un esclave, ni plus ni moins. C'est des gars qui trouvaient que c'était normal de traiter les enfants de l'AP comme des moins que rien. Ils étaient catalogués dès leur naissance. Et c'était très intéressant financièrement pour le patron. Je gagnais 125 francs par mois à l'époque. Mais je touchais rien, tout allait sur un livret de caisse d'épargne automatiquement. Je devais avoir 10 francs d'argent de poche par mois. Et je pouvais quasi rien en faire. Si j'avais eu un peu de liberté, j'aurai pu aller à cinéma, mais il me manquait 5 francs pour y aller, ça coûtait 15 francs ! Et pendant la guerre, on pouvait déposer une demande pour avoir des souliers à semelle de bois, un peu mieux que les galoches ou les souliers à clou qui faisaient un bruit d'enfer sur le carrelage. J'avais calculé que pour me les payer, il fallait que je travaille 4 mois ! C'est des détails, mais c'est véridique.

## La ferme de Bon Pain

Pour m'en sortir, il a fallu que justement... Une fois mon patron m'a carrément tabassé dans les champs... C'était une brute. Il avait deux chevaux qui étaient aussi fous que lui. Évidemment, à 14 ans, mener des chevaux, quand on l'a jamais fait... et puis c'était des chevaux qui étaient aussi brutaux que leur patron...

Et le travail que je devais faire n'était pas correct. Je devais passer la herse et j'avais loupé quelque m2 sur la terre. Je ne me rendais pas bien compte. alors mon patron m'avait fichu une telle danse que j'étais marqué. Il avait pris ce qu'on appelle une croupière. Il y a une boucle au bout et cette boucle m'avait marqué sur les épaules. J'avais quand même un copain dans le village, on était presque voisin, et ce copain c'était le neveu du médecin du village. Lui était assez bizarre comme médecin mais c'était un bon médecin et sa femme était une femme charmante, vraiment très gentille. Pour te donner une idée, on recevait de l'AP des habits pour toute l'année, c'est-à-dire, t'avais une tenue, UNE tenue pour l'été, une tenue pour l'hiver. Alors je profitais des fois des habits de ce copain parce que sa tante me les donnait... Alors, quand mon patron m'a battu, je suis allé voir mon copain. Et j'ai montré ce que je venais de recevoir, tu vois. C'est là que le médecin a regardé aussi et a porté plainte. Alors, on m'a retiré de la ferme et du patron où j'étais.

Dans un sens, je dis merci de ce qui m'est arrivé parce que cela a tout changé dans ma vie. Je suis donc arrivé à l'orphelinat d'Auxerre où je suis resté presque huit jours. Tu peux pas te figurer, tout gamin que j'étais, j'arrivais plus à dormir en me disant "où je vais tomber". J'étais à un tel point que j'avais des idées de suicide... Nous, les enfant des l'AP, on était drôlement mal vu, à part peut-être quelques exceptions. On a profité de nous, tu peux pas te figurer. Et puis à l'époque, c'était la guerre, et on était des ouvriers qui coûtaient pas grand-chose et on pouvait faire ce qu'on voulait avec, personne n'en tenait compte. Je me creusais donc la tête, savoir où j'allais tomber.



*Illustration 5: La ferme de Bon Pain*

Par chance, la directrice de l'orphelinat, c'était une dame que je connaissais et qui habitait à Chevannes. Et cette femme me dit : "écoute Jean, est-ce que tu connais à St Georges, la ferme de Bon Pain ?" Ah ben, je dis, "oui".

Il y a des choses quand même... Quand j'avais 12-13 ans et que je travaillais un petit peu partout, il y avait un maçon qui travaillait justement à la ferme de Bonpain. Et il m'avait dit : "Dis donc Jean, toi qui travaille un petit peu partout, je travaille dans cette ferme, ils ont besoin d'un gars pour ramasser les pommes de terre". J'ai dit : "Mais moi je veux bien". Alors, il m'a embarqué, et j'ai ramassé des pommes de terre pendant deux jours. C'était très important, on était une vingtaine de personnes et puis moi qui était le seul gamin. Arrive le midi et le moment de manger. C'était une ferme où, quand on arrachait les pommes de terre, on tuait un veau, un cochon... On mangeait ! Les gens mangeaient très très bien. Et puis, les travailleurs venaient de la ville, ils ne voulaient pas qu'on les paye, ils voulaient être payé en nourriture et en pommes de terre. A l'époque, c'était la guerre. Alors, moi, tu penses devant un tel plat... Alors le patron, il me dit : "mais mon petit gars, faut tasser pour que ça descende !" Et c'est le détail dont je me suis souvenu quand cette dame m'a dit "Tu connais Bon Pain, c'est là que tu vas aller". Ça m'a rappelé le passage que j'y avais fait deux ans avant quand j'étais dans cette ferme. Et c'est là que j'atterris ! Tu te rends compte !!! Il y a des choses quand même...



*Illustration 6: Jean Lorient devant la ferme de Bon Pain*

La ferme se situait dans le bas d'Auxerre. Fallait y aller à pied. J'avais une malle en osier où j'avais quelques affaires dedans. La directrice m'a dit : "Ton prochain patron, il viendra te la chercher. Tu ne l'emmènes pas". J'avais les bras libres, hein... Et j'ai trouvé mon chemin, et c'est là que j'arrive – avec beaucoup d'émotion – le 8 avril 1943. Je revois les choses comme si c'était aujourd'hui. La patronne qui me dit "Bonjour, ah ben oui t'es le nouveau" et ça tout gentille. Le patron n'était pas là, il était peut-être dans les champs... Et puis alors, elle me montre ma chambre... C'était au mois d'avril, il faisait encore pas bien chaud. Le soir je m'aperçois que j'avais des draps molletonnés. Pffff! ... Et puis le patron arrive, c'était un gaillard qui faisait 1m80 et des poussières et 100 kilos. "Bonjour, mon p'tit gars" qu'il me dit. Pffff! ... M'appeler ainsi quand on a subi des choses comme ça... On se dit : "Mais, est-ce que c'est vrai?" ...

Je me souviens encore, le premier jour que j'étais avec lui pour labourer un champ dans le village : "Et mon p'tit gars par çà, et mon p'tit gars par là..."

Ils s'étaient aperçu que j'étais sur les rotules. Ils m'ont pas fait faire du travail très très lourd. J'étais épuisé. La première semaine se passe et le dimanche arrive. Et moi qui avais travaillé 16 mois sans un jour de repos, je dis : "Patron, qu'est-ce que je fais ?" Ben, il me dit, "mon p'tit gars, aujourd'hui, c'est le jour du seigneur, on ne travaille pas". Ben, je savais pas très bien ce que c'était. En moi-même, je me suis dit : c'est pas si mal que çà ! Je n'avais jamais connu çà !

Et puis alors, tu vois, c'était quand même... c'était des croyants. C'était pas des catholiques. C'était ce que moi je suis maintenant, c'est à dire, à l'époque, on disait pas protestant non plus. C'est à dire que l'on avait un autre terme qui était suisse, parce que toutes ces croyances avaient été importées par des suisses qui s'étaient installés à St Georges. A un moment donné, il y en avait tellement que l'on disait que St Georges, c'est le village des suisses !



*Illustration 7: Mr Isenschmidt et Jean Lorient à la ferme de Bon Pain*

Donc, la ferme dont je te parle, elle a été construite l'année de ma naissance, en 1927. C'était deux frères qui sont venus en France. Évidemment... ils ont travaillé pendant pas mal de temps et faisaient principalement beaucoup de vaches. C'était une ferme assez importante. Ils avaient des grandes prairies... Mon patron faisait partie de ces jeunes qui ont eu le courage de venir en France. Souvent je me suis dit, il n'avaient rien dans la main, dans les poches... ils savaient à peine le français. Il s'est installé, et comme lui et sa femme n'ont pas pu avoir d'enfants, ils ont adopté trois enfants d'un seul coup. Donc, deux frères et puis une fille qui n'était pas leur sœur. Et j'ai encore des contacts avec un qui habite en Alsace. Il avait seulement 4 ans à l'époque...

Au fil du temps et des années, je me suis aperçu qu'ils m'avaient pris, je peux pas dire comme leur quatrième, mais on sentait un peu ça.

Au départ, ils m'ont donné les choses les plus simples à faire... Puis, j'ai commencé à conduire les chevaux et apprendre à labourer. Tenir une charrue, c'est pas évident. Dans la ferme, il y a eu beaucoup d'ouvriers qui sont passés. Il y a eu des gens du pays, il y a eu aussi un ménage qui était du Nord qui a habité dans la ferme. Et on avait des ouvriers qui venaient du village. Mais la plupart des ouvriers, c'était des enfants de l'assistance qu'ils prenaient. Il y en avait !! Sur une tour dans la ferme, sur la pierre de taille, je marquais les noms des gars. Et un beau jour, je me suis dit, j'arrête ! Il y en avait déjà 27 de ces jeunes qui étaient passés par la ferme.... Pour la plupart, c'était des gars qui étaient complètement déboussolés... J'ai pas rencontré un gars qui avait eu une famille heureuse. Ils étaient devenus d'une brutalité... Et ils n'avaient connu comme patron que des tordus... Mon patron pouvait prendre des gants pour essayer d'être gentil avec eux, mais il arrivait un moment où il était forcé de les renvoyer. Des gars complètement perdus ... Ils en avaient tellement bavé... J'en ai connu 2 ou 3 qui sont restés quelque temps à la ferme, dont un qui s'est engagé pour l'Indochine. Et on a reçu plus tard un faire-part comme quoi il a été tué. Il me disait : "Pourquoi tu t'emmerdes à

travailler la-dedans. Tu gagnes rien". Car lui il recevait un sacré pactole en partant pour l'Indochine. Ça les stimulait pour partir. D'ailleurs, cette guerre a vidé carrément la région des enfants de l'Assistance.



*Illustration 8: Jean Lorient, ferme de Bon Pain*

Et il arrive parfois de ces choses ! Un jour, le garçon qui avait été élevé avec moi [dans la première famille], est arrivé, par hasard, dans la ferme. Il s'appelait Jean-Adolphe... et on l'appelait Dodo. Mais il était devenu exactement pareil que les autres, complètement déboussolé. On lui donnait les vaches à garder, il s'en foutait éperdument. Les vaches allaient je ne sais où. On avait des réclamations : "Vot'gars, il s'en fout complètement". Je lui disais "Quand même, sois un peu raisonnable. Le patron, il est chic". Mais un beau jour, le patron l'a fichu dehors. Lui aussi s'est engagé par la suite pour l'Indochine, mais il en est revenu. Et puis, il y a deux ans, un jour, je reçois un coup de téléphone. J'entends une voix me dire : "Sûrement, tu ne te souviens plus de moi. Je suis Dodo"... Eh ben dis donc, tu te rends compte, après tant et tant d'années... Enfin, tu vois, dans la vie il arrive des choses incroyables, on se demande pourquoi...

## **Mon adolescence au temps de la guerre**

Pendant la guerre, ce coin n'a pas été complètement tranquille et de loin.

Dans les environs, il y avait des belges qui étaient vraiment pour les allemands. Et ils ont dénoncé des quantités de personnes qui ont été exécutées. A l'époque il y avait un gars du village qui ramassait le lait avec une voiture à chevaux. Et il disait que quand il passait chercher le lait chez ces belges, les gars ils venaient avec un revolver, peur de se faire descendre.

Un jour, il y a eu quatre gars qui étaient des résistants et qui sont passé devant la ferme de

Bonpain. Et la femme de ménage gardait justement ses vaches au pied de la ferme. Elle voit ces quatre hommes arriver et ils lui demandent pour aller à Villefargeau. Elle n'a pas réfléchi... Ils seraient tombés sur moi, je leur aurai dit : "Surtout n'allez pas à Villefargeau". Et de la ferme, tu vois le village de Villefargeau. Et malheureusement, ces gars tombent chez ces belges. Ces belges, ils jouent le jeu, ils leur donnent à manger et ils leur disent : "vous savez, vous prenez le chemin du Bois l'abbé. Et bien les gars, ils sont arrivés aux Bois l'abbé et les allemands étaient déjà là. Ils les ont coffrés là. Et le dimanche qui a suivi, moi j'étais parti à la pêche avec un copain. et les gars ont été fusillés. Il y a un monument un peu plus loin à St Georges... Alors la résistance des environs, ils ont compris qui étaient ces lascars. Ils se sont dit, il va falloir qu'on s'occupe d'eux. Un beau jour, ils se sont réunis pour ... Et la décision d'exterminer ces belges a été prise dans le café-restaurant du village, à St Georges. Ils sont montés à Villefargeau... Les belges étaient plusieurs couples. Ils les ont tous fusillés sauf les trois enfants et la grand-mère. Ce sont les fermiers des marquis (la ferme en face) qui sont allés s'occuper des vaches. Ça a fait du bruit...

Plus tard, quand les américains ou les anglais allaient bombarder en Italie, ils passaient toujours ici. Alors les allemands avaient mis des canons anti-aériens et ils faisaient de temps en temps des tirs à blanc. Normalement, ils prévenaient la mairie. Mais une fois ils ne nous ont pas prévenus et il y avait des canons qui étaient à 5 ou 600 mètres. J'étais en moisson et on ne pouvait plus tenir les chevaux. Il y a même une douille qui est tombé sur la lieuse !

Pendant la guerre, rien ne pouvait se développer. Déjà avant, la plupart des paysans vivaient sur eux-mêmes. Ils avaient 2-3 vaches et le lait suffisait pour faire vivre la maison. Quand ils avaient besoin d'argent, ils vendaient une vache ou un veau. Mais pendant la guerre, les allemands réquisitionnaient les chevaux pour transporter des munitions. Cela se faisait à Auxerre. Souvent, les paysans n'avaient qu'un cheval et on leur prenait. Je me souviens d'un paysan qui avait trois belles juments. Son fils était prisonnier. Il a connu trois réquisitions de cheval... A la fin, il n'avait plus rien. C'était dramatique. C'est moi qui suis allé faire ses emblaves et j'ai logé chez lui pendant une semaine...

Nous, à Bonpain, on était la ferme la plus importante parce qu'on avait à la fois le matériel et les chevaux. Mais c'était des poulinières. Et les allemands n'étaient pas fous. Ils ne les réquisitionnaient pas. Alors, on a beaucoup aidé ces gens qui n'avaient plus rien. Et puis moi, le fait d'être ouvrier agricole me protégeait, comme beaucoup d'autres gars des campagnes, d'aller travailler sur le mur de l'atlantique. Il fallait bien nourrir les français... et les allemands ! Et puis, il n'y avait pas de distractions. Le seul moment où on pouvait se rencontrer... Les paysans de St Georges étaient nombreux mais il n'avaient pas de famille. Ils n'avaient qu'un enfant. Quand on se retrouvait, c'est quand on allait dans les prés, on rassemblait les vaches... sinon, il n'y avait rien.

## **Mon service militaire**

Après la guerre, j'ai dû partir au service militaire. J'avais demandé l'Allemagne et on m'a envoyé en Algérie. Je l'ai pas regretté parce que ça m'a permis de connaître l'Afrique.

La veille de partir, évidemment, j'étais avec plusieurs gars du village du même âge. Et puis on a bu un peu de trop. Et moi qui buvais pas beaucoup, j'ai été malade. Et ma patronne, avant que je parte, avait fait un super repas et j'arrivais pas à manger... Quel imbécile que j'étais. Mais elle ne m'en a pas tenu compte et ils ont bourré ma valise de tout, à manger, à boire, enfin c'était super. Ça, c'était le départ pour l'Algérie.

On est arrivé par bateau, par le Sidi Aissa. On est resté presque une semaine à Marseille. Tous les soirs, ils nous disaient : vous serez peut-être appelés dans la nuit pour embarquer. Rien ne se passait .. Une nuit, on a embarqué sur un vieux rafiot qui la veille avait transporté des moutons. Ils nous ont mis dans les cales, On était je ne sais pas combien de centaines de bonhommes. On a mis 24 heures pour aller à Beaune. C'était très lent. Normalement on mettait 18 heures.

Et puis je me suis retrouvé à Constantine. J'étais dans un régiment disciplinaire. Tu sais pourquoi ? Parce quelque temps avant, il y avait une sentinelle qui montait la garde la nuit. Elle a vu quelqu'un, fait les sommations et la personne n'a pas répondu. Elle a fait plusieurs fois "halte-là". Et sans réponse, le gars n'a pas hésité et il a tiré. Et c'était un sous-officier qui était visé ! Et là dessus ils ont décrété que c'était un régiment disciplinaire.

Les trois mois que j'y ai passé ont été les pires. On était en dehors de la ville. C'était un camp. A part les sous-officiers et officiers qui avaient des bâtiments en dur, nous on était sous des tentes américaines. On était traité comme des...

Et puis il y a eu un tremblement de terre. On était dans les tentes et on jouait aux cartes. C'est difficile à exprimer mais ça a été vraiment quelque chose d'angoissant.

Un jour, c'était en 47, un général est passé avec des officiers. Ils demandaient quand même je ne sais pas combien de centaines de soldats pour partir à Madagascar car il y avait eu un soulèvement. Et on cherchait des troupes à envoyer là-bas. Il a rassemblé tous les hommes et à l'époque on tenait compte des soutiens de famille, ils faisaient moins de temps de service. Et moi, en dehors des autres, j'étais le premier à sortir du régiment. Pourquoi ? Parce que j'étais sans famille, sans rien du tout. Pour dire que jusqu'à la fin... C'est incroyable, le fait que j'avais personne, j'étais bon pour aller là-bas. Ils avaient déjà les listes des hommes susceptibles de partir et c'était moi le premier à sortir du régiment

Et Dieu seul sait pourquoi, 48h après, j'étais désigné pour aller à Alger, tiens toi bien, comme chauffeur d'ambulance, moi qui n'avais pas de permis ! C'est pour dire ! Quand je suis devenu chrétien, croyant, je me suis dit: "Est-ce peut-être parce que les gens de St Georges ont prié pour moi ?" Je me suis posé des questions..

Il y a eu autre chose. Un adjudant-chef, un type formidable. C'était un grand gaillard, et quand il prenait la tête du régiment on trottait derrière tellement il marchait vite. Mais, le type qui aimait être respecté. Fallait avoir de la discipline. Et moi cela me faisait rien du tout. J'ai toujours été chez les autres. J'étais très discipliné. Ils avaient décrété que j'étais bon pour faire du sport. J'avais choisi le 10.000m et j'étais très très bon. Et cet adjudant-chef me dit : "Ecoutez Lorient, j'ai appris par vos papiers que vous étiez un enfant abandonné, vous n'avez pas de famille. Ecoutez, si vous avez besoin de quelque chose, vous venez me trouver!" C'était quand même époustouflant, ce type qui s'intéresse à moi ! Ça m'a interpellé.

Mais il n'était qu'adjudant-chef et ça m'étonnerait qu'il ait eu le pouvoir de me changer de place... Face à des hauts placés c'était quand même qu'un sous-officier, pas un officier. Alors, cela m'a interpellé ! Mais, j'ai jamais su comprendre pourquoi j'étais passé de Constantine à Alger.

Quand j'y suis arrivé, j'ai été dans le principal hôpital de l'Algérie qui était mixte pour les civils et les militaires. Cet hôpital recevait les blessés d'Indochine qu'on retapait puis ré-expédiait sur la France.

Au début, j'étais chauffeur d'ambulance de nuit. La journée, j'avais rien à faire. Alors ils m'ont envoyé aux cuisines pour aider. Puis je me suis tellement bien débrouillé, ils m'ont dit : « Lorient à partir de maintenant, comme tu sais comment ça marche » .... Tôt le matin, j'avais le droit de passer

n'importe où et de mettre tout en route. A partir de 8 h, c'était les autres militaires et les civils qui reprenaient le travail. Je passais le reste du matin à faire cuire la viande et les légumes. Et l'après-midi, je cassais des œufs, des centaines d'œufs...

Comme j'étais chauffeur, il a fallu que j'apprenne à conduire. A Alger, c'est la première chose que j'ai faite. On a remplacé des femmes qui étaient infirmières. Je ne sais pas combien de temps on a mis pour apprendre mais ça a été vite fait. Quand on est parti en manœuvre la première fois, on était des bleus. Les anciens avec les véhicules nous ont taquinés. Ils roulaient comme des dingues et on avait du mal à suivre. Un moment on s'est retrouvé à la porte du désert et on savait plus où aller. On a rencontré des petits arabes qui n'ont pas pu nous renseigner. On a pris une route et on eu de la chance que c'était la bonne.

On était plus ou moins bien vu par les autres régiments. parce qu'on était le service de santé et qu'on avait pas de maniement d'armes, seulement quelques manœuvres avec des véhicules. Un jour on est parti en manœuvre pour trois jours. Les officiers savaient que j'étais aux cuisines, il a fallu que je fasse à manger ! A mon grand étonnement, je m'étais pas mal débrouillé... Un haut gradé est venu me féliciter ! Mais pour trouver des gars pour t'aider, c'était pas facile.

Au final, j'ai passé 14 mois sans permission ! Puis on est revenu en France par le bateau d'abord, puis par le train. On a fait ouf !

## **Le mariage et la maison**

Et puis, Rose-Marie est arrivée. C'était après la guerre, en 50-51. Mon patron avait un frère en Suisse. Et ce patron connaissait justement Rose-Marie. De son métier, elle était couturière. Elle travaillait pour l'uniforme de l'armée suisse. Chez un type qui était voisin de chez eux. Et puis, elle a eu des problèmes, elle était assez fatiguée, sûrement c'était assez dur. En plus, elle avait déjà fait une période pour apprendre le français en suisse française, et puis elle voulait se perfectionner. Et un jour, ce frère de Suisse lui dit : "Rose-Marie, si tu veux, tu peux aller chez mon frère qui est en France". C'est comme ça qu'on s'est connu. (rires)

Pour mon mariage, j'ai eu l'occasion de connaître, par l'intermédiaire de mes patrons de la ferme de Bon Pain, une communauté protestante de Nancy et en particulier une personne très importante. Cette personne était un des industriels qui ont commencé à faire les machines à laver pour les hopitaux, c'était pas rien. Tu te rends compte : une usine, trois cents ouvriers. Cette personne était un véritable chrétien. J'ai eu l'occasion d'aller chez lui.. et il était d'une simplicité incroyable. Et rends-toi compte qu'il s'est déplacé de Nancy pour venir nous marier. C'était quand même quelque chose ! C'était un chrétien ! Avec mes patrons, il faisait partie de ces gens qui vivent leur foi. Pour moi, ça a eu une grande importance. Parce que déjà, quand je suis arrivé à la ferme, même si j'avais été catholique, croire en Dieu ça me... Je me suis dit : "quand même, ces gens ils ont quelque chose". C'est ça qui m'a permis de chercher de croire en Dieu aussi. Ça s'est pas fait d'un jour à l'autre, hein...

Alors pour mon mariage, j'avais rien, absolument rien. Et Rose-Marie n'avait rien du tout. C'est eux qui nous ont tout acheté, de A à Z, les meubles et tout, la totalité. Alors tu vois un petit peu, ça marque. Il se sont conduits comme si j'étais de la famille. Ça a eu une telle importance, tu vois... Pour Rose-Marie, elle qui avait des frères, des soeurs, un père, une mère, personne ne s'est déplacé. C'était triste quand même ! Pour moi c'était différent, mais pour elle ça a quand même été quelque chose. Et puis, je trouve aussi... Comme je dis, je suis arrivé tout seul sur cette terre. Quand je vois la famille que j'ai aujourd'hui !

Et qui aurait dit qu'un jour j'aurai été propriétaire de cette maison ? Les gens de Nancy dont je parlais avant avaient une petite entreprise dans la région. Ils avaient énormément de bâtiments à droite et à gauche dont cette maison qui était simplement occupée par des ouvriers. Et cette maison, c'était une grange à ciel ouvert. Il y avait juste une cuisine. Tout le reste, où on habite aujourd'hui ça a été rajouté. Ça donne une petite idée de l'état dans lequel elle était.



*Illustration 9: Mariage en 1952*

Un des propriétaires habitait à Auxerre et était sous-directeur de cette entreprise. Il s'appelait Robert. C'était le sous-directeur mais on se tutoyait comme si on s'était toujours connu. Pour te dire qu'on était près l'un de l'autre. C'est lui qui m'a fait acheter la maison.

Un jour, ils ont décidé d'arrêter leur entreprise et de vendre tous leurs biens dans la région. Alors Robert m'a dit : "on se débarasse de tout ça". D'abord, l'usine a été reprise par une autre entreprise. Et puis Robert vient me trouver et il me dit : "Jean, cette maison, il faut que tu l'achètes". Je lui dis : "Robert, tu sais, moi j'ai rien du tout. J'ai aucun centime pour acheter cette maison". Et puis je lui demande combien qu'ils en veulent. Alors on a estimé ça à 12 millions de francs. Et puis Robert m'a dit : "Bon écoute, Jean, je vais réfléchir et on va discuter de ça plus tard". Et puis la prochaine fois qu'il vient, il me dit : "ben écoute, on laisse ça à 10 millions". Et personne, personne de cette entreprise ne s'est déplacé pour voir ce qui en était, la surface du terrain, y a peut-être 3000 m<sup>2</sup>. Personne ne s'est déplacé. Il a fait confiance.



*Illustration 10: La maison... vue du ciel !*

Le problème, à ce moment là, c'est que le crédit agricole ne prêtait plus d'argent. Quelques mois avant, en tant qu'ouvrier agricole, j'aurai été le premier à pouvoir demander un prêt. Mais là on était dans une période où ils ne pouvaient plus prêter. Je me suis dit "mince, ça m'arrange pas !" Alors, je suis allé voir un responsable à St Georges qui était justement dans le Crédit Agricole d'Auxerre. Mais sans succès. Alors, je me suis décarcassé à droite et à gauche. Et j'ai trouvé un prêt au Crédit Foncier mais à un taux qui était à 14% !!! J'ai payé plus d'intérêts que le prix de la maison. Et impossible de faire quoi que ce soit !

Moi je dis que de côté-là j'ai été béni, indiscutablement. J'étais quand même sans famille et j'ai eu, en plus de la mienne, une grande famille : celle des chrétiens, des vrais.

En plus de ça, j'ai jamais été malade, j'ai fait beaucoup de choses par mes propres moyens. J'ai pas gagné des sommes colossales mais j'ai toujours travaillé à côté pour ajouter... Et Rose-Marie, en dehors des enfants, elle a gardé des enfants du village. Des fois on était 7-8 à table, de gamins, c'était énorme !

-oOo-

Quand je regarde mon enfance, le plus dur pour moi, c'était cette solitude que j'ai eue étant jeune. Représente-toi être tout seul toute ton enfance, même si tu as des contacts... . C'est une chose qui est difficile à oublier. Ce qui m'a marqué, le plus marqué, c'était la nuit, le soir. J'avais personne pour parler avec moi. La radio n'existait pas. J'avais rien, absolument rien ! Et ça c'était pénible. Et puis alors, le comble, c'est quand j'ai travaillé ... Faut dire, pendant 16 mois, sortir de la maison puis rentrer dans cette écurie... Tu vois un jeune sortir de la maison, qui va coucher dans une écurie à chevaux, tout seul... J'en ai pleuré, hein ! Ça a été terrible. C'était très très lourd. Ça a marqué le bonhomme tout le restant de sa vie. Mais enfin, je n'en fait plus un monde maintenant, c'est terminé.